

Extrait des

Poèmes divers

de

A. Jamin

Retour au passé?

L'homme, dans les saisons peut trouver son image :
Il a son doux printemps, son rigoureux hiver,
Ses jours ensoleillés, ses brumes et l'outrage
Des ans enlaidissant ce qu'il a de plus cher...

Je souffre ce destin prouvé par mon visage,
La neige de mon front, les sillons de ma chair,
La raideur de mes bras et certain radotage
Plus visible aujourd'hui qu'il ne l'était hier.

Mais, parfois, quand le front est penché vers la terre,
Et que le vieillard songe à l'angoissant mystère
De la fin sa pensée entreprend un retour

A l'âge heureux où tout est sujet d'allégresse,
Et le vieillard, alors, vit avec sa jeunesse
Et ne redoute plus son proche dernier jour!

13 novembre 1958.

A. Jamain.

Qui suis-je ?

XX

Un ami de la muse, un vieillard sans histoire,
Un visage entrevu quelque part... on ne sait...
Un faiseur de couplets, un poète sans gloire,
Mais heureux cependant du travail qu'il a fait:

Des rondeaux, des Sonnets — pas de chansons à boire,
Des poèmes écrits dans un style imparfait,
Des ouvrages du cœur dont pas une mémoire
Ne gardera sans doute un émoi tant extrait.

— Qui suis-je ? L'un de ceux qui font nombre sur terre
Qu'on ignore en dehors de leur modeste sphère
Et qui d'un prompt oubli ne sont jamais vainqueurs,

L'un de ceux qui n'ont point de flatteurs à leur suite
Et qui font leur devoir sans qu'une voix s'ébruite,
Et qui meurent un jour sans émouvoir les cœurs!

9 Juillet 1934.

A. Jamain.

Ce que l'on trouve dans le cœur de l'homme. ^{XXX}

La mort d'un oiseau.

Je l'ai trouvé tout près d'un buisson d'aubépine.
Il était là sanglant et couché sur le dos;
Un grain de plomb avait traversé sa poitrine...
Pauvre petite chose inerte et les yeux clos!
Je l'ai pris dans ma main et porté dans sa tombe,
Dans un coin de la cour, au pied d'un lilas blanc,
A quelques pas d'un chêne où souvent la colombe
Roueoule et fait son nid... Une goutte de sang,
Pendant un court instant fut le seul témoignage
De la tragique mort d'un innocent oiseau
Victime d'un chasseur plus stupide et sauvage
Que l'affreux ouragan respectant le roseau!

4 novembre 1956.

A. Jamain.

xxx

Le figuier stérile
— Imité de la Bible —

Coquette imprévoyante, au moment où tes charmes
Sont les plus séducteurs et qu'alors sans combat
Tes beaux yeux sont vainqueurs et qu'ainsi tu dégages
Un don Juan qui devient soumis comme un soldat,

Souge que l'avenir est prodigue d'alarmes
Et que le temps punit un cœur qui ne bat
Que pour vivre et, qu'alors, tu verseras des larmes
Ce voyant condamnée au triste célibat!

Souviens-toi de la Bible et du figuier stérile.
La Nature veut que ce qui vit soit utile,
Et qu'il se renouvelle au moyen de son fruit.

Destinée à l'Amour, tu n'es qu'une coquette!
Pour étancher sa soif tu n'as point de cueillette:
Ève fut moins coupable en son bonheur détruit!

3 décembre 1957.

A. Jamain.

La poésie.

1

En ce siècle où la mécanique
Occupe entièrement l'esprit,
Même sans souci domestique,
On ne lit plus ce qu'on écrit.

La poésie est sans pratique,
Elle ne plaît qu'à l'érudit.
On ne la voit guère en boutique,
L'auteur la garde en manuscrit.

Indifférente à la jeunesse,
Cédant la place aux jeux d'adresse,
Elle ne fait plus tressaillir

Le cœur et l'âme de la femme,
Nul ne s'en sert comme dictame.
Mais elle est l'art de bien vieillir !

6 novembre 1958.

A. Jamin

Vallières-les-Grandes, vieux bourg du pays Blésois. 2

Vallières, mon pays, dont j'ignore l'histoire,
Je suis né sur ton sol, agréable séjour
Où je vis simplement, sans richesse et sans gloire,
Ayant pour ton terroir un attachant amour.
Des haches en silex, puis une grotte ancienne,
Prouvent que tes grands bois ont connu tes aïeux
De l'époque aujourd'hui dite « Moustérienne »,
Cependant insuffisants pour te connaître mieux,
Mais j'aime, sans cela, tes sites admirables,
L'église où ta croyance aux choses vénérables
Te fait aller prier et pratiquer ta foi
En un monde plus beau dont le Christ est le roi ;
J'aime l'étroit bassin où coule ta fontaine,
Où naguère, selon une habitude ancienne,
Le passant entendait le bruit sourd du battoir,
Et les langues marcher du matin jusqu'au soir.
J'aime ton bourg peuplé d'une centaine d'âmes
D'où les jeunes s'en vont en se moquant des blâmes,
J'aime ton vieux clocher émergeant du vallon
Et sa flèche où, de loin, son coq sert de falon.

3

J'admire ta mairie à la blanche façade,
Les tilleuls ombrageant ta courte promenade;
Les toits mal alignés et manquant de trottoirs
Où tes vieillards, comblés dans leurs plus doux espoirs,
Coulent des jours heureux loin des bruits de la ville
Où des greniers sans feu seraient leur domicile ...

J'admire la vallée abritant ma maison,
La ceinture de bois bornant ton horizon,
Bon long ruban de prés où coule une rivière
Que l'ombrage l'été prive de la lumière.

J'admire au loin tes champs et leurs belles moissons
Dont les restes l'hiver nourrissent les pinsons.

J'admire tes coteaux qui sont couverts de vignes
Dont les ceps en tous sens forment de droites lignes.

J'aime les lieux qui font ton beau panorama
Et dont les folles noms s'écrivent sous trema.

J'aime tes habitants à l'âme pacifique
Qui ne partagent pas la haine politique,
Qui labourent la terre et produisent le pain
Et la chair pour manger et, pour boire, le vin.

J'aime ton doux climat atténuant l'envie,
Bon coin où j'ai passé paisiblement ma vie;

4

J'aime surtout l'enclos où reposent les morts,
Où les mauvais coucheurs font oublier leurs torts...
C'est là qu'avant longtemps, je vais joindre ma mère,
Mon père et mes aïeux maintenant en poussière,
Attendre mes suivants, tous ceux qui me sont chers
Et qui continueront d'habiter "l'univers"

Formé par deux arpents de jardin et prairie,
Où le sol, jusqu'aux froids, garde l'herbe fleurie;
Où le sort ne m'a pas fait souffrir les douleurs
qui torturent le cœur et font verser des pleurs;
Où le cabot en main j'ai souvent fait la pose
Pour rêver un instant aux beautés de la prose
que l'on écrit en vers pour se la réciter
Lorsque des pensées noires viennent vous attrister,
Et c'est là que vieillir, mais toujours l'âme en fête,
Je vide ma cervelle, sans fatigue ma tête,
Avant d'aller trouver tous ceux qui, les yeux clos,
Goûtent la grande paix dans l'éternel repos!...
Oui, tes sites sont beaux, ton séjour agréable,
Et tous tes habitants ont le sourire aimable,
Mais pour être connu, dans la presse en renom,
Il te faut tous les jours faire imprimer ton nom.

5

Cet apprêt pour les yeux du Commerce moderne
N'est que l'un des moyens de l'argent qui gouverne,
Et l'artiste qui veut, au moyen du pinceau,
Fixer par la couleur une image du beau,
Va par monts et par vaux, boîte au dos et masette,
Chercher le bel endroit qui tente sa palette.

C'est pour ça que je joins mon admiration
A tes sujets d'amour par une addition
Des beautés que l'on trouve en parcourant tes routes,
Les chemins, tes sentiers, en marchant sous les voûtes
Des bois où le poète enivre son esprit
Pour en tirer ensuite un magnifique écrit...
C'est ainsi que j'admire ton ancien pont de pierre
Qui pour relier tes toits enfambe ta rivière,
Et que j'aime les fleurs décorant tes maisons
Et ta place publique aux beaux ^{jours} des saisons,
Et, profitant des vers de ce présent poème
Et affirmant mon amour, avant l'heure suprême,
Avant d'aller dormir où nous reposons tous,
Vallières, je te dis que le temps me fut doux
En l'employant, au cours de nombreuses années,
A te bâtir des toits ornés de cheminées,

6

Des granges, des celliers pour loger les moissons,
A l'embellir, ainsi, de diverses façons,
A disposer, par là, d'un honnête salaire,
A montrer quelquefois aux méchants ma colère,
Mais à donner aussi le meilleur de mon cœur
A des âmes devant de voir l'amour vainqueur.
Alors, que cette terre où j'ai porté la bière
Ne beaucoup de défunts, d'amis, me soit légère,
Et que mon nom ne soit jamais qu'avec bonheur
Prononcé par tous ceux qui vivent dans l'honneur!

30 octobre 1958

A. Jamain - 83 ans -

Rêve dans les bois

Certains jours de l'été, lorsque le vent murmure
Un chant mélancolique à travers la ramure,
J'aime aller dans les bois profonds, silencieux
Où la clarté que donne un soleil radieux
Pénètre lentement l'épaisseur du feuillage,
Et là je pense à l'Homme, à son dur esclavage;
Je songe à ses soucis, à sa peine, à ses maux,
A ses tracass pour vivre, à ses rudes travaux.

7

Je rêve à ce qu'il est, à ce qu'il pourrait être
Si la Paix pour toujours assurait son bien-être
Et s'il vivait, ainsi, les heureux lendemains
Qui sont promis à ceux qui se tendent les mains...
Assis sur une souche au bord d'une clairière
Où pousse, par endroits, une courte bruyère,
Par la lumière grise éclairant les fourrés,
Par la plainte du vent traversant les sommets,
Je laisse mon esprit s'imprégner de tristesse
Et mon âme s'emplit de pitié, de tendresse
Et je bâtis, alors, une Cité d'amour,
Un paradis sur terre, un merveilleux séjour
Pour les hommes enfin conscients de leurs fautes
Et devenant, ainsi, les amis et les hôtes
Des hommes de partout et de toutes couleurs
Qu'ils haïssent à tort pour leurs plus grands malheurs.
— Désirer le bonheur pour chacun en ce monde,
Voilà le contentement de beaucoup à la ronde,
Ce rêve des penseurs est celui que je fais
Pour les faibles qui sont écrasés par le fais
Des impôts les plus lourds et les charges publiques
Dans toutes ces fautes et fausses républiques

